

La fleur de l'autre côté du fleuve

”Un jour, quelqu’un, parmi ceux qui transformaient les pétales des fleurs, rapporta qu’on avait vu en grand nombre, de l’autre côté du fleuve, des arbres à fleurs bleues aux mille pétales, une espèce très rare et doublement utile. Non seulement, on tirait des pétales l’essence pour la fabrication de l’encre à décret, mais encore, aux dires du second alchimiste, cette fleur contenait une molécule particulièrement utile contre la migraine pendulaire.

On manda donc les plus grands experts du califat afin qu’ils débattissent de l’opportunité de s’intéresser au problème.

Ceux-ci, qui n’y connaissaient rien en fleurs, ni en pétales, ni en migraine pendulaire, conclurent un peu vite qu’il était grand temps de surseoir, au grand dam des scribes officiels, fâcheusement obligés d’écrire un nombre toujours plus grand de décrets avec une encre à décret de plus en plus rare. L’exploitation trop intense des arbres à feuilles bleues avait en effet raréfié celles-ci en tarissant du même coup la seule encre autorisée. En particulier, le neuvième livre des deux cent douze décrets promulgués pour réduire les méfaits de la migraine pendulaire se voyait repoussé de quelques années. Cependant, quelque mois plus tard, cette migraine pendulaire était devenue le sujet d’une conversation obsessionnelle chez tous les sujets du califat. Les vizirs et toute leur cohorte de hauts fonctionnaires en subissaient eux-mêmes les assauts. Il devenait outrageant pour eux, que même les riches se voient obligés de souffrir autant que le petit peuple.

Un jour, à l’heure du thé, dans la salle du narguilé du vingt sixième couloir, la conversation revint une nouvelle fois sur la pénurie de pétales. Le vizir des fenêtres et charpentes, cousin d’un des plus grands bâtisseurs du califat, plaida cette noble cause, rappela l’urgence face à une forme mutante de migraine et fit si bien que le vizir de la scription publique put en parler avec force détails et termes savants au questeur du calife avec qui il dînait le soir même.

Le lendemain, il revint, se rengorgeant de l’assentiment qu’il avait pu pressentir chez le questeur quant à l’opportunité de la conquête de ces fleurs rares. Il faut dire que le questeur s’était prudemment abstenu d’étaler les affaires privées qu’il entretenait avec le deuxième bâtisseur du califat. Il lui convenait tout à fait que cette entreprise se fasse pourvu qu’elle soit initiée par un autre.

On étudia d’abord l’opportunité de cette conquête. Une armée de cinquante janissaires penseurs fût dépêchée à cette tâche. On attendit, pour proposer le parchemin final, l’occasion des rencontres annuelles

des savants du califat, dans le merveilleux site de la Vallée Cramoisie. Chaque année, le calife prenait plaisir à se montrer au cours des trois jours de débats onctueux qui se terminaient par la traditionnelle promenade aux lampions, en barque. Le parchemin était si bien fait, si agréablement illustré, et si bien proposé, que le calife en fit aussi sa conquête.

Par précaution, et par peur que quelqu’un pût dire que le projet avait été mal mené, on instaura le métier de comptife, dont le rôle était de mettre au point toutes sortes de formules, inscrites bien sûr sur autant de formulaires, comptables de l’étude et de la fabrication de l’ouvrage selon les rites prescrits par eux. On espérait ainsi, qu’à l’aide de ces formules incantatoires, on conjura tout mauvais sort.

C’est ainsi que pas moins de mille et trente deux scribes, lustriniers, revizors, savants, sous-vizirs et vizirs se virent convoqués et reconvoqués afin que chacun puisse donner un avis et que chaque décision soit le fruit d’une intense réflexion et d’un suprême consensus.

Les architectes les plus prestigieux se pressèrent alors pour associer leur nom, jurant leurs grands dieux que, s’il le fallait, leur service serait gratuit. Rien n’y fit, les scribes opposèrent la loi, les comptifes distribuèrent leurs formulaires de salubre concurrence, et bien évidemment, les deux plus grands bâtisseurs du califat se partagèrent le travail.

Enfin un pont fut construit, bel ouvrage en vérité, large, majestueux. On s’enquit, du fait qu’enfin les vizirs pouvaient aller jusqu’à l’autre côté du fleuve, de ce qu’il faudrait faire pour aller jusqu’au champ des fleurs aux mille pétales. L’affaire n’était pas si simple. Il fallait traverser une sorte de marécage sur lequel il était impensable d’appuyer une route. On pensa bien à un nouveau pont, qui s’appuierait sur le précédent et partirait comme un viaduc dont les piles ne seraient pas des pieux profondément enfoncés sous le marécage, mais au contraire d’immenses conques imperméables qui flotteraient comme des bateaux immobiles dont les mats seraient les piles.

Finalement, on opta pour une sorte d’embarcation à chenilles, dont le principe et les dessins firent le bonheur des gazetiers qui, eux aussi, avaient transformés cette conquête bureaucratique - car il s’agissait bien de l’encre à décrets - en une conquête populaire.

L’engin à chenille fût conçu. Dès les premiers essais, on s’aperçut qu’il ne pourrait prendre le virage d’accès au pont. Le calife, en l’apprenant, eut un accès logique de mauvaise humeur, mais signa la dépense exceptionnelle nécessaire à l’agrandissement de l’entrée du pont. Il eut un

deuxième accès de colère quand on vint lui dire que l'agrandissement du pont obligeait à refaire toute l'assise de la rive nord. Cette fois-ci, les architectes annoncèrent que les tarifs qu'ils avaient consentis jusqu'à présent ne pouvaient s'appliquer à cette évolution. Les bâtisseurs, qui avaient pensé que la construction de la route au-delà du pont leur reviendrait de plein droit, s'estimaient un peu floués et entendaient que ce nouveau travail atténue leur manque à gagner. Le petit peuple commençait à ricaner.

Enfin on pût assister à l'entrée de l'engin dans le marécage, comme on assiste au lancement d'un bateau hors du chantier naval. Ce fut plus spectaculaire que concluant. L'engin penchait dangereusement et avançait en crabe à une vitesse désespérante. Il lui fallut plus de deux heures pour décrire un large cercle qui lui permit de revenir sur le pont pour être remis aux mains des inventeurs. Il fallut encore plusieurs mois pour que l'ensemble fasse presque bonne figure. On en profita pour construire un second marécageur, comme on l'avait baptisé, arguant que le rendement d'un tel mode de transport serait trop faible et que les savants du califat pourrait en avoir besoin pour mieux étudier le marécage.

Quand enfin on fut assuré que les deux marécageurs pourraient atteindre sans encombre l'eldorado, les vizirs firent organiser un grand forum sur un mont proche émergeant du marécage, afin que chacun de leurs invités puissent d'une part s'enorgueillir d'avoir pris les premiers ce nouveau mode de transport et d'autre part, deviner au loin la floraison, à l'aide de puissantes lunettes télescopiques fabriquées spécialement et à grand frais pour l'occasion.

Chacun congratulait chacun, quand le vizir des chemins et charpentes, rivant une nouvelle fois son oeil à la lunette, poussa une exclamation, que brusquement il étouffa. Qu'avait-il vu, pourquoi faisait-il semblant de ne rien avoir vu?

Il avait très vite jugé plus prudent de ne pas ébruiter sa vision, tant la révélation risquait de plonger le forum dans la suspicion, peut être même dans la dérision. Il espéra être le seul à avoir vu. Il imagina qu'après le forum, il serait toujours temps d'aviser, de prendre quelque secrète décision qui évitât à tous les vizirs de l'affaire l'opprobre des uns et le mépris des autres.

De son air le plus naturel, il ramassa un grain de sable qu'habilement il fit glisser dans le mécanisme de la lunette qui se bloqua alors tournée vers un petit coin de champ sans importance.

Puis, il fit en sorte que l'on se hâta de finir la journée, prétextant qu'il fallait, avant la nuit, mettre

en place le système de sécurité contre les vandales et les voleurs.

Le lendemain, le vingt sixième couloir avait des allures de société secrète. Le vizir des chemins et charpentes avait réussi à faire venir, en passant par les caves, le vizir de la scription publique, le maître flagellan et le questeur du calife. Il expliqua alors qu'il avait vu dans ce champ toujours inaccessible, un homme à vélo. Oui! Un homme à vélo, qu'il avait vu avec un grand panier plein de fleurs. Alors, il avait pensé qu'on ne pouvait certainement pas ébruiter une telle nouvelle, sans que le peuple se demanda pourquoi tant d'argent avait été dépensé pour aller jusqu'à ce champ, puisque déjà l'on pouvait s'y rendre à vélo.

Chacun pris sa mine la plus sérieuse, se doutant bien que les doigts accusateurs pourraient bien vite se retourner contre leur propriétaire. On chercha un bouc émissaire pratique et sans danger, on évoqua avec frisson une enquête officielle, on parla d'enquête officieuse, on préféra l'investigation discrète.

Trois jours plus tard, on retrouva enfin le brave homme et son vélo, obscur tamponneur de troisième catégorie au bureau des floraisons des chemins de marais, qu'on enferma en grand secret. Le questeur lui-même se déplaça pour lui demander comment il se faisait que, connaissant les grands travaux, il n'avait pas fait part de son savoir. Le tamponneur répondit qu'il aurait bien voulu, mais que le sous-vizir de son vizir lui avait dit que le vizir était déjà au courant.

On contacta le vizir de troisième rang, qui confirma que voici quatre ans passés, il avait fait un rapport détaillé au vizir de second rang, qui lui-même avait ordonné une enquête.... On voulut contacter le vizir, mais celui-ci avait entre-temps été promu vizir des baïonnettes. On fût alors dans l'obligation de conclure que ce vizir avait sans doute bien fait son travail et que personne ne pouvait y être pour quelque chose dans cette si coûteuse méconnaissance.

Bien sûr, on supprima la charge du ramassage des fleurs à vélo, on éleva un tertre qui supprima l'accès au chemin et l'on accueillit en grande pompe le premier chargement de fleurs aux mille pétales, annonciateur de la prochaine fin de l'épidémie de



migraine pendulaire.